

LES EQUIDES DANS LA GRANDE GUERRE

par Roland Bruneau*

* 35, rue du Colombier 37 100 Tours. rolandbruneau@club-inetnet.fr Communication présentée le 12 février 2005.

Sommaire : description du rôle des chevaux, mules et ânes de l'Armée française durant la Première Guerre Mondiale, précisant les types et les effectifs d'animaux à acheter, réquisitionner, importer et entraîner. Le travail des animaux (de selle, de bât ou de trait) est décrit, de même que leur alimentation. L'organisation des services vétérinaires, chargés du traitement de leurs blessures et de leurs maladies, est expliquée, ainsi que la façon dont la mémoire de tous ces équidés a été conservée après la guerre dans les armées française et alliées.

Mots clés : *Equidés - Grande Guerre - Histoire*

Title: Equids in World War I

Content: Description of the role of horses, mules and donkeys of the French Army is reported during World War I. The types and number of animals to be purchased, requisitioned or imported and subsequently trained are examined. Their work (cavalry or draught), as well as their diet are described. The organisation of veterinary services and the treatment of injuries and diseases are explained. The way in which humans expressed their gratitude towards these equids following World War I in the French and Allied armies is also recalled.

Key words: *Equids - History - World War I.*

Durant la Grande Guerre (1914-1918) les contacts quotidiens entre les hommes et les équidés peuvent se résumer en quelques verbes d'action : choisir, nourrir, travailler, soigner, souffrir, se souvenir. Nous nous intéresserons aux chevaux, mulets et ânes, intégrés dans l'armée française sur ses théâtres d'opérations. Les statistiques proviennent principalement des calculs et des évaluations qui ont été publiées par la section technique vétérinaire.

LES EFFECTIFS ET LEURS MOUVEMENTS

Les achats

En période de paix, les armées ne disposent que d'assez faibles troupeaux d'équidés, nécessaires à l'instruction des conscrits,

des cadres professionnels, aux manœuvres, ou à des interventions militaires de faible envergure.

Chaque année, le Ministre de la guerre fixe le nombre et l'emploi des animaux à incorporer dans l'armée. La Remonte militaire exécute les commandes en achetant de jeunes chevaux qui constituent une réserve, et des animaux adultes pour maintenir ou augmenter les effectifs. En principe, les achats se font dans toute la France, selon les ressources régionales : cavaliers, artilleurs, chevaux de tête, mulets...

Les chevaux de gros trait sont en nombre suffisant, mais le développement du camion automobile, de la machine à vapeur statique puis des chemins de fer, peuvent amener les éleveurs à réorienter leur production.

Depuis la guerre de 1870 - 1871, le cheval de selle pour cuirassiers et dragons manque, car les animaux sont sélectionnés sur des performances d'hippodromes : le trot et le galop. Le cheval d'artillerie doit pouvoir être monté ou attelé, ou les deux à la fois. La Remonte militaire se plaint de ne pas trouver dans le commerce des animaux selon son « modèle », et achète, faute de choix, des produits de médiocre qualité.

Les Haras, dont la mission est d'encourager, orienter la production chevaline pour l'industrie, le commerce, et les besoins militaires, sont l'objet de critiques. Ses étalons prévus pour produire du cheval de guerre, ont été imposés *via* la puissance politique et financière de la *Société du demi-sang*. Pourtant les achats de la Remonte représentent annuellement 3 000 à 4 000 bêtes pour l'artillerie, et 7 000 à 8 000 chevaux de selle.

A la veille du premier conflit mondial, l'armée française (Algérie et Tunisie comprises) dispose de 156 000 chevaux, dont 100 000 de selle, et environ 40 000 à 50 000 pour les attelages, plus 7 500 jeunes chevaux, âgés de 3 à 4 ans.

Au Maroc 25 000 chevaux se trouvent mobilisés et indisponibles pour la métropole.

Les équidés du cheptel national étaient-ils suffisants sur les plans quantitatif et qualitatif afin d'assurer la sécurité du pays dans le cas de réquisitions ? Les vétérinaires militaires Jacoulet et Chomel donnent une réponse positive quant à une population totale d'animaux estimée à 3 230 000 têtes, dont 750 000 poulinières. La réponse est négative selon l'aptitude globale du cheptel ou la direction impulsée à l'élevage

Les réquisitions

La réquisition des animaux est l'aboutissement d'un immense travail, de recensement, puis de classement. La

Commission de classement a pour but d'attribuer un emploi militaire précis aux animaux susceptibles d'être réquisitionnés. Elle comprend un vétérinaire (civil ou militaire), et elle est présidée par un officier d'une arme montée, dont la voix est prépondérante. Les ânes sont exclus du plan de réquisition.

La réquisition entraîne un accroissement brusque des effectifs. Ainsi, après 5 mois de guerre, l'armée réquisitionnés en France 730 000 équidés, et 20 000 en Algérie. Il faut doter les unités sur le pied de guerre en chevaux et voitures. Par exemple, l'arme du Train - chargée des transports militaires - qui en temps de paix dispose d'escadrons de 250 à 300 hommes, dû en mobiliser 25 000, et atteler voitures et chevaux réquisitionnés. En 1916 et 1917, il n'y eut que des achats, concernant 55 000 puis 50 000 têtes.

Les statistiques ne distinguent pas toujours les achats des réquisitions. Soit en 1915 145 000 bêtes (130 000 en France et 15 000 en Algérie) et, en 1918 : 150 000 (France, Algérie, et Tunisie). Les prélèvements dans le cheptel national sous forme d'achats et de réquisitions sont élevés.

Les importations

Pour la première fois de son histoire la France importe massivement des chevaux et des mulets.

Au début du conflit, quelques mules sont achetées en Espagne. Une mission militaire française de Remonte s'installe rapidement aux Etats-Unis, à New York. Elle dispose d'officiers, acheteurs sédentaires ou itinérants, en tenue civile : ces « commissions d'achats » comprennent un cavalier ou un artilleur et un vétérinaire. Si la plupart des animaux proviennent d'Amérique du Nord (Canada exclu), quelques dizaines de milliers sont issus de la République argentine. Ces animaux sont

peu dressés, mais rustiques. Les problèmes sanitaires qui sont rencontrés durant les traversées sont fréquents et mal maîtrisés.

Les données concernant les importations de chevaux et mulets sont les suivantes :

En 1914 : 30 000 ; en 1915 : 250 000 ; en 1916 : 230 000 ; en 1917 : 45 000. Soit un effectif total de 525 000 têtes. L'arrêt des importations a pour cause la guerre sous-marine allemande, la priorité donnée aux fournitures de guerre, et surtout à l'alimentation de la population civile et militaire. Faute de pouvoir nourrir ses équidés, l'armée française réduit son cheptel de 100 000 têtes, en 1917, tout en poursuivant la motorisation de ses armées. On ignore le nombre d'ânes importés en France qui travaillent durant les batailles de la Somme et à Verdun. Ces petits équidés sont originaires d'Afrique du Nord (Algérie) ; le troupeau indigène, estimé à environ 274 000 têtes, ne paraît pas avoir diminué après les prélèvements nécessaires aux besoins militaires. Le corps expéditionnaire français en Orient a utilisé des ânes achetés ou réquisitionnés sur place.

Les immatriculations

Pour compenser les pertes, remonter les unités créées, l'armée poursuit ses immatriculations commencées en temps de paix. Les chiffres suivants récapitulent les chevaux et mulets incorporés dans l'armée durant tout le conflit : en 1914 : 955 000, en 1915 : 395 000, en 1916 : 285 000 en 1917 : 95 000 et à la fin de la guerre en 1918 : 150 000.

De 1914 à décembre 1918, 1 880 000 chevaux et mulets sont incorporés. Durant cette période, près de 100 000 animaux sont fournis à l'armée américaine.

Les réquisitions et achats effectués en France métropolitaine, colonies incluses, s'élèvent à 1 355 000 chevaux et mulets (soit 72 % de l'effectif global) ; les importations comptent pour 525 000 têtes (soit 28 % de l'effectif global).

Au moment de l'Armistice, avant la démobilisation, l'armée française compte 740 510 bêtes, le nombre d'animaux, morts, disparus, abattus, réformés, est donc de : 1 880 000 têtes, moins 740 510 têtes, soit 1 140 000 têtes. Selon la section technique vétérinaire, ces pertes sont minimales.

Environ 150 000 mulets ont été incorporés dans l'armée française, dont près de 35 000 achetés ou réquisitionnés en 1914. Les ânes sont absents des statistiques.

Les variations annuelles

Les données ci-après concernent les animaux de la zone des armées du Nord et du Nord-Est de la France : 1914 (31 décembre) 955 000 sur cinq mois ; 1915 (1er janvier) 589 799 ; 1915 (31 décembre) 793 293 ; 1916 (31 décembre) 888 919 ; 1917 (31 décembre) 686 003 et à la fin de la guerre en 1918 (décembre) 430 986.

Les chiffres indiquent une décroissance nette du cheptel. De 1915 à 1918 les pertes minimales s'élèvent à 960 000 bêtes. Durant les cinq mois de 1914, elles dépassent 180 000. Pour les Français mobilisés, le début du conflit fut aussi le plus meurtrier.

LE TRAVAIL

L'arme cavalière

Ce sont des marches, et attentes qui ont usé la cavalerie française, se déplaçant tantôt à vive allure, tantôt au pas.



Figure 1 : cavalerie française au Petit Morin, 1914

Le haut commandement français vit dans la crainte d'être surpris ou débordé par l'ennemi. De nombreux ordres, tels que « ...toutes les considérations d'effectifs doivent céder le pas à la nécessité de gagner bataille... », qui ne tenaient pas compte des possibilités des animaux, furent donnés. Dès la bataille de la Marne, du 6 au 9 septembre 1914, l'arme cavalière (figure 1) ne peut rendre que de modestes services ; elle n'a cependant livré aucun combat important, et l'état du cheptel ne fera qu'empirer. C'est l'usure rapide des fers, par des étapes, avoisinant parfois 100 kilomètres, qui handicape les chevaux.

Le fourgon-forge, tiré par quatre chevaux ne pouvant suivre le gros de la cavalerie, a contraint les maréchaux-ferrants à travailler dans l'urgence sans pouvoir répondre aux besoins. Non dessellés pendant plusieurs jours, il était impossible aux animaux de récupérer : Letard, qui était cette année là Vétérinaire aide-major

parti en campagne le 31 juillet 1914, note fin août dans ses mémoires : « *Sur les plaies nettoyées et pansées, on replace les selles, tandis que les chevaux appréhendent des souffrances nouvelles, fléchissent le dos et geignent... comme les hommes* ». En ce qui concerne la selle il est surprenant de trouver dans les publications vétérinaires, des enseignements de manœuvres effectuées au début du XX^e siècle, qui indiquent la rapidité avec laquelle les animaux sont devenus indisponibles et la nécessité de surveiller les dos.

D'autres facteurs ont accéléré la fonte des effectifs. Les cavaliers, exténués, n'ont guère le temps d'entretenir leur monture. Le ravitaillement en avoine et en foin devient rapidement problématique.

Comment approvisionner un grand nombre de chevaux, - et pas seulement ceux de la cavalerie - lorsque les déplacements sont continuels, les voies de communications

embouteillées, les unités mélangées lors d'une retraite ? La possibilité de vivre sur le pays connaît très vite ses limites, quand le territoire a déjà été occupé par une troupe. L'abreuvement insuffisant des chevaux a contribué à la ruine du cheptel durant les chaudes journées du mois d'août, mais aussi le lourd paquetage. Quant aux chevaux de réquisition des escadrons actifs, il s'est avéré que leur présence diminuerait la valeur combative de la cavalerie. Les chevaux très près du sang, affectés aux officiers, plus habitués à l'écurie avec la couverture qu'au bivouac, n'ont guère résisté. En partie démontée, réorganisée, mieux armée et entraînée, la cavalerie métropolitaine va demeurer plus proche des tranchées, dans l'attente d'une guerre de mouvement, dont elle ne sera point actrice.

Les attelages

A l'entrée en guerre, le commandement français considère que son canon de campagne calibre « 75 » couvre l'essentiel des besoins. L'attelage comprend 6 chevaux, dont 3 sont montés (les porteurs, et trois non montés appelés « sous-verges »). À la mobilisation, 60% des animaux proviennent de la réquisition. Les conducteurs doivent faire travailler leurs bêtes en équipe et ce fut une difficulté tout au long du conflit. Les artilleurs désiraient des chevaux à deux fins, pour qu'en cas de nécessité un sous-verge puisse remplacer un porteur ou, même en l'absence d'un animal, poursuivre le trajet. Selon leur place dans les traits les bêtes sont plus ou moins sollicitées, mais le démarrage d'une batterie, sa mobilité dans un sol meuble ou détrempe, un temps de trot un peu long, fatiguent rapidement les attelages hétérogènes; c'est la raison pour laquelle, dans l'artillerie et contrairement à l'arme cavalière, le surmenage du troupeau a été chronique. Le canon de campagne était conçu pour qu'un attelage au complet passant partout, chaque bête tracte 350 kg.

En 1914 l'artillerie dispose de 3 840 pièces de « 75 » et 308 pièces d'artillerie lourde ; en 1918, on dénombre 4 968 pièces de campagne et 5 128 pièces lourdes. Parallèlement la proportion de fantassins par rapport au nombre de combattants est passée de 69 % à 48 %, alors que les artilleurs évoluent de 20 à 37 %. Le déplacement de pièces lourdes exige leur démontage partiel, le trajet s'effectuant à une allure lente, et la distance parcourue restant faible. Les attelages hippomobiles comprennent 8 à 10 chevaux qui, dans les passages difficiles doivent être doublés, voire triplés. Le canon et tous ses éléments pèsent jusqu' à 7 tonnes. La longueur des attelages, peut atteindre 10 mètres, les colonnes s'allongent, virer devient malaisé. Les solutions alternatives à la traction animale, sont la voie ferrée (artillerie lourde spéciale), la traction automobile (tracteur à roues ou à chenilles, le remorquage par un camion à bandages), le chargement sur un camion.

La puissance et la compacité du moteur à essence, son aptitude à fonctionner de manière continue, malgré des incidents fréquents, améliorent la mobilité des unités. Quand l'attelage d'une batterie de campagne a parcouru 30 à 40 kilomètres, la même unité portée sur un plateau automobile en a parcouru 60 à 100. Si l'emploi du moteur inanimé est adapté pour des charges dépassant 3,5 t, le cheval demeure utile pour la traction dans des conditions délicates.

Hormis l'arme cavalière et l'artillerie, les chevaux et mulets du Train (transports) mobilisent en 1914, 140 000 bêtes, plus de 100 000 hommes, et 50 000 voitures hippomobiles. A l'entrée en guerre, le Service Automobile dispose de 9 000 véhicules réquisitionnés ; il double sa flotte à la fin de 1915 et compte, en 1918, 43 000 véhicules. De 1914 à 1916 le tonnage transporté passera de 27 000 t à 747 000 t, les transports de troupes de 200 000 hommes à près de 800 000. En juin 1918 le

Service Automobile est capable d'assurer le transport de deux divisions entières comprenant l'infanterie, les mitrailleuses, les cuisines roulantes hippomobiles, et une artillerie disposant d'un minimum de chevaux pour suivre l'infanterie dans la bataille.

L'Armistice arrête le développement de ces unités, qui nécessitent 150 autobus par division.

Le bât

La remonte militaire s'est peu intéressée au mulet : elle en achète aux États-Unis où l'industrie mulassière reste traditionnelle et prospère. Pour leur corps expéditionnaire en Europe, les Américains importent de leur patrie mules et mulets en 1917 et 1918 ; ces solides animaux sont attelés à des voitures, et même à des batteries de «75». D'après certains militaires, le vrai cheval de guerre..... c'est le mulet.

Bâté, le mulet reste apprécié pour son pied sûr dans les zones accidentées, là où il faut force et endurance, en montagne, dans les climats chauds. Selon leur taille les bêtes pesant de 350 à 400 kg, sont affectées aux compagnies de mitrailleuses de l'infanterie (parfois attelées à des voiturettes), et aux batteries de montagne (canon du calibre 65 mm, démontable) uniquement sur bât. Les mulets bien charpentés peuvent porter jusqu'à 170 kg, mais bien moins lorsque les conditions de travail sont rudes. La charge doit être équilibrée, si possible peu volumineuse, car son balancement fatigue l'animal. Les bâts ont pour la plupart une fonction précise (pièce, munitions, avoine...) mais peuvent s'adapter à d'autres usages. Les colonnes muletieres peuvent être longues car la charge de chaque bête reste relativement modeste, comparée à celle d'un attelage.

Un troupeau de mulets nécessite une surveillance attentive du vétérinaire : prévenir, soigner les blessures, les maux de pied, surveiller l'usure de la ferrure. Le

maréchal-ferrant dispose d'une forge portative. Une bonne précaution consiste à ne pas spécialiser un animal dans le même transport. L'indisponibilité d'une bête entraîne une surcharge de ses congénères, sinon des hommes lorsque le sentier muletier est l'unique voie de communication. Dans les Vosges les équipages muletiers sont insuffisants pour les transports de vivres et de matériels, qui approchent près des tranchées. En complément des chiens de traîneaux et du téléphérique, sont créées en 1915, de nouvelles compagnies muletieres, lesquelles regroupent environ 600 têtes.

En novembre 1918, à l'armée d'Orient, l'écrivain français Roger Vercel, note sur à propos de mulets : « *Il fallait se mettre à dix le matin, pour bâter leur viande à vif : cinquante kilos sur une plaie, ça les rendaient fous ! Le soir, ils s'abattaient dans les pierres coupantes du chemin et les muletiers attendaient, l'air embêté, qu'ils aient fini de crever pour les débâter, à cause des coups de pied qu'ils envoyaient dans l'agonie.* »

Dans le secteur de Verdun en juillet 1916, l'état-major décide à titre expérimental, d'utiliser des ânes munis de bâts indigènes, car aucun véhicule ne peut s'aventurer sur le terrain bouleversé par les bombes.

Un troupeau de bourricots, réparti en plusieurs lots doit ravitailler les hommes en eau, outils, grenades...

Le commandement s'interroge sur la capacité des animaux à progresser en tout terrain, la charge transportable, le comportement sous le feu, la largeur des passages nécessaires aux bâts, et le nombre d'animaux tués. Les essais permettent de déterminer qu'une charge de 50 à 60 kg est suffisante, soit beaucoup plus que le sac du fantassin ; mais, dans la réalité ces poids sont très largement dépassés.

Les petits ânes cheminent à découvert ou dans des tranchées ; les couffins frottent

contre leurs flancs et leurs pattes, entravant les déplacements. D'après des témoins le comportement des ânes est passif lors du chargement, tantôt assez indifférents, et tantôt plutôt effrayés sous le feu.

Pour obliger ces ânes à demeurer silencieux, leur lèvre supérieure est tranchée verticalement sous une narine : chaque tentative de braiement provoque une douleur au niveau de l'incision. Présents dans la Somme, les Flandres, l'Artois, l'Aisne, les ânes sont au service de l'infanterie, du génie, de l'artillerie, ils constituent le dernier maillon de la chaîne des transports avant l'homme. Les « bourricots » bénéficient auprès des combattants d'une compassion bon enfant.

L'ALIMENTATION ET LES SOINS

La ration et l'abreuvement réglementaires

Les rations journalières des équidés sont définies en fonction du poids et du travail des animaux ; elles comprennent de l'avoine et du foin. La ration d'un cheval de gros trait peut dépasser 7 kg d'avoine et 6 kg de foin, celle d'un mulet moins de 5 kg d'avoine et 3,4 kg de foin. Des aliments de substitution sont prévus pour des motifs hygiéniques, ou à cause de la rareté des fourrages. L'abreuvement par tête se situe à 20 l d'eau par jour en moyenne, sans comptabiliser ce qui est nécessaire au pansage.

Les réalités de la guerre

En temps de paix, les productions végétales françaises couvrent les besoins du cheptel national, sauf pour le maïs. La guerre, par sa durée et son ampleur territoriale, est un choc considérable pour l'agriculture : mobilisation des hommes, réquisitions, achats d'animaux, désorganisation des transports. La chute de la production agricole est accentuée par l'occupation allemande, qui fut partielle ou totale, de 11

départements français.

Le système d'exploitation des ressources nationales, dans la zone des armées et à l'arrière, est rapidement insuffisant : il faut s'approvisionner à l'étranger. La mise en place et la réalisation de plans s'avèrent difficiles. La mobilisation économique interalliée avait été à peine envisagée. En 1914 la guerre éclate en pleine récolte du blé, les réfugiés refluent et les importations de céréales sont vitales. Durant les derniers mois de 1916, les besoins s'intensifient, le gouvernement français donne la priorité à l'alimentation humaine - qui subira des restrictions - et aux fournitures de guerre manufacturées. L'hiver 1916-1917 est rude. En octobre 1917 les magasins militaires ne disposent que de quelques jours d'avoine. La guerre sous-marine a détruit de nombreux navires alliés, la flotte marchande française a perdu 30 % de sa capacité.

Tout au long de la guerre intendants et vétérinaires cherchent à économiser l'avoine ou à trouver des substituts nouveaux, sans y parvenir. Longue est la liste des aliments de remplacement : maïs, orge, paddy, fèverole, fève... Au début de l'année 1917 la ration a tellement diminué que les experts considèrent alors comme impossible de réduire la quantité de grain.

Le foin fait aussi l'objet de substituts, comme la mélasse, le marc de pommes, les sarments de vigne, les roseaux et ajoncs broyés, les caroubes... L'Afrique du Nord fournit l'essentiel de l'avoine ou de ses substituts.

Dès 1915, tous les foins de France sont réquisitionnés, il en est importé des États-Unis, du Canada, de qualité parfois médiocre. La paille de couchage des hommes, malgré toute sa vermine, devient quelquefois un succédané du foin. Les animaux de l'armée française en Orient, ont été plus maltraités que leurs

congénères métropolitains, si l'on en croit le rapport sanitaire d'un vétérinaire major :

« Pendant de nombreuses périodes, allant de la semaine à plusieurs mois, le foin n'a pas été distribué. Ces privations n'ont jamais été compensées par une ration forte réparatrice. L'absence de fourrage, les privations alimentaires ont modifié les organes de l'appareil digestif. Le foie est atrophié, le calibre intestinal très réduit, les animaux ne peuvent être remis en état. Ils sont atteints de pica, mangent la terre et leur excreta, absorption qui se termine par des désordres graves. »

Revenons en France. Les aliments en grains sont des produits denses, le foin est volumineux et doit être pressé. Ces fragments végétaux périssables craignent l'humidité. Parfois les aliments nécessitent une préparation (aplatissage, concassage), il faut alors disposer de main-d'œuvre avec des machines. Les denrées fourragères posent des problèmes de stockage et de transport. Le chemin de fer à voie normale (ou à voie étroite à Verdun) peut acheminer d'énormes quantités - les wagons ont manqué - mais il lui faut aller au plus près du front, relayé par d'autres moyens de transport. La traction hippomobile s'est révélée lente et d'un rendement tout à fait insuffisant.

La guerre des tranchées va obliger le commandement à organiser en 1915 un service des eaux, chargé d'approvisionner les troupes et animaux de passage ou en stationnement. Il faut rétablir ou créer des adductions, installer des pompes pour multiplier les points d'eaux.

En Champagne et dans la Somme où l'eau est rare et en profondeur, le génie creuse des puits. La construction d'abreuvoirs en bois, ou l'aménagement des petits cours d'eau, nécessite une surveillance pour éviter toute les contaminations, d'origine humaine ou animale. Une méthode courante d'assainissement des eaux destinées à la consommation des chevaux

consiste à éliminer les matières en suspension à travers un filtre constitué de débris de charbon et de cailloux, lesquels sont contenus dans une caisse.

Durant le conflit, comment les équidés ont-ils été entretenus ? Le Vétérinaire-major Floriot affirme : *« L'absence ou l'insuffisance de surveillance sont des facteurs extrêmement importants de la morbidité et de la mortalité ! Toutes les fois que la surveillance se relâche, l'état sanitaire s'en ressent.*

Est-ce que conducteurs et cavaliers délaissent l'étrille, la brosse et l'éponge ? Les animaux affectés à l'infanterie, à l'artillerie, aux transports sont plus sollicités surtout de nuit ; de ce fait ils ne bénéficient souvent que d'un seul passage journalier au lieu de deux. Des écuries sommaires, sinon aucun abri, exposent le cheptel aux intempéries, et contribuent largement à fragiliser des bêtes, qui souffrent déjà de misère physiologique.

LE SERVICE VÉTÉRINAIRE

Les blessures et maladies

Un cheval sur sept a été touché par la mitraille ; sur sept chevaux atteints au moins trois meurent (figure 2). L'année 1918 génère le plus grand nombre de blessés. Si le feu tue, les statistiques ne permettent pas de percevoir de nette amélioration dans le fonctionnement du Service Vétérinaire.

Par ailleurs, en ce début du XX^e siècle, la pathologie externe regroupe un ensemble très varié d'affections : les lésions de l'appareil locomoteur, les affections cutanées, les blessures, qu'elles soient de « guerre » ou de « harnachement », les conséquences du gazage (figure 3)

Les blessures de harnachement touchent un peu plus du quart de l'effectif, la gale étant proche de ce niveau de morbidité. Les périodes de préparation et les temps de

bataille augmentent la morbidité, puis avec un décalage, elles augmentent la mortalité. Les combats à Verdun (1916 et 1917), en

Champagne (1915,1917), et en particulier les offensives allemandes et françaises en 1918 ont été meurtrières



Figure 2 : victimes ignorées, Oise 1917, photo Jean Tournassoud.

Les principales maladies contagieuses observées dans le cheptel militaire sont la morve et la gale.

La morve, affection peu mortelle, s'est développée rapidement dès le début de la campagne, les vétérinaires n'ayant pu surveiller le troupeau à cause de la guerre de mouvement. C'est au début de 1915 que la maladie est signalée ; les hospitalisations atteignent leur maximum au premier semestre de la même année.

Cette maladie régressera régulièrement jusqu'à l'armistice, représentant alors moins de un cheval morveux ou suspect sur 12 500 animaux. Ces résultats ont été obtenus par le dépistage général des formes exprimées ou latentes de la morve (par malléination), et le sacrifice des animaux. Il semble, toutefois, que les abattages aient parfois été trop

systématiques.

La gale est observée dans toutes les armées belligérantes. Un cheval sur quatre fut reconnu galeux dans les armées françaises. L'ascension de cette maladie est énorme, la morbidité de 30 pour 1000 en 1915, s'élève à 213 pour 1000 en 1918. Le traitement courant consiste à tondre le cheval et à le « pommader » ; le travail est artisanal. Le grand nombre de galeux exige un changement de méthode et d'échelle. Un traitement par bain-piscine dans une solution médicamenteuse, employé avec succès par les Anglais durant la guerre des Boers a été appliqué en France (1916). Un autre procédé peut s'ajouter aux précédents, sans les exclure : il consiste à enfermer dans un local de volume juste suffisant un ou plusieurs chevaux dont la tête est maintenue à l'extérieur par une

collerette étanche. De l'anhydride sulfureux (obtenu par combustion du soufre) est introduit dans la chambre et enveloppe le corps des animaux préalablement tondus ; deux sulfurations au minimum paraissent nécessaires, à une dizaine de jours d'intervalle. La mortalité provoquée par la gale, qui était de 15,8 % en 1917, a légèrement chuté l'année suivante. Il n'est pas certain que cette diminution soit due à la balnéation.

La gourme a sévi sur un cinquième des effectifs chevalins.

Les maladies internes comprennent des affections du tube digestif, le surmenage, l'épuisement. Cette classification simplifiée, utilisée au cours de la campagne, montre une faible variation de la morbidité. Le cheptel de l'armée française en Orient constitue une exception significative, du fait de sa fragilité liée à une dénutrition sévère.

Environ 30 % des chevaux et mulets de l'armée française ont été importés du continent américain, le plus grand nombre des États-Unis. L'état sanitaire à bord des navires et à leur débarquement s'est révélé imprévisible. Toutefois, les bêtes en provenance de la République Argentine supportaient mieux le voyage, malgré une traversée plus éprouvante. Les Anglais qui achètent des chevaux aux États-Unis, utilisant leur flotte avec leur personnel, ont des pertes minimales.

Le bilan de la campagne

Du 1er août 1914 au 31 décembre 1918, chaque cheval ou mulet de l'armée française aurait été malade (blessures incluses), 7,16 fois. La morbidité globale a varié dans le temps ; maximale en 1914 (2694 pour 1000 chevaux de l'effectif), elle évolue peu les années suivantes : de 1521 à 1673 pour 1000. Dans les corps expéditionnaires la morbidité est élevée de 1916 à 1918, elle

est maximale en France dans la zone des armées en 1917 et 1918.

La morbidité totale par groupe de maladies est la suivante : maladies contagieuses 16% ; maladies internes 24 % et maladies externes 60 %.

Les maladies contagieuses sont les plus fortement représentées et recouvrent une pathologie multiple. Il est probable qu'une répartition des animaux effectuée uniquement d'après des symptômes apparents ait gonflé les chiffres des maladies externes au détriment de ceux des maladies internes.

La mortalité a été calculée pour les armées en incluant tous les établissements sanitaires ; par rapport à l'effectif moyen global, le bilan s'élève à environ 853 morts pour 1000 chevaux. En se référant à l'effectif moyen des principales armées, les corps expéditionnaires perdent la totalité de leur effectif, et en France on dénombre 801 morts pour 1000 chevaux.

En 1925 les statistiques de la *section vétérinaire anglaise* indiquent que la annuelle s'élève en moyenne à 15 % de l'effectif en chevaux et chameaux, ces derniers étant morts en plus grand nombre. Ce résultat serait le meilleur par rapport aux guerres passées.

Dans *l'armée allemande* 2 500 000 chevaux firent campagne et chaque animal fut soigné en moyenne 3 fois. Sur les 7 000 000 d'animaux malades, 666 000 furent tués ou succombèrent après traitement, soit 27 % de la population chevaline mobilisée.

Moins de 30 % des chevaux et mulets du *corps expéditionnaire américain* périrent.

La capacité du *Service vétérinaire français* à soigner les animaux pour les réintégrer ensuite dans ses armées a été médiocre, dans les périodes de faible activité comme dans celles de grande activité militaire.



Figure 3 : mules victimes du gaz yperite, Champagne 1917, photo Jean Tournassoud.

Les difficultés et réformes

Près des lignes de feu, les chevaux blessés sont achevés, même s'ils présentent des lésions minimales. La priorité est donnée aux êtres humains et à la poursuite des opérations militaires. A l'infirmerie régimentaire, le vétérinaire s'occupe des animaux capables de se tenir debout et de se déplacer, récupérables en 8 jours. De la zone de bataille, vers l'arrière s'échelonnent des dépôts d'animaux éclopés ou malades, (pour 30 à 40 jours), jusqu'aux hôpitaux vétérinaires pouvant accueillir de nombreuses bêtes pour des soins spéciaux qui ne dépassent pas trois mois. Des articles - anonymes ou signés - paraissent dans la presse professionnelle dès 1915, qui critiquent le fonctionnement du service vétérinaire, soulignant son organisation irrationnelle, son manque de moyens, les pertes occasionnées. Le Service Vétérinaire anglais est cité comme modèle ([figure 4](#)).



Figure 4 : cavalerie anglaise, 1914

L'objectif des réformes du Service vétérinaire français, de 1917 à l'Armistice, vise à créer un ensemble, qui s'articule et s'adapte au repli et à l'avance des armées. Le remplacement des animaux sains doit être plus rapide, et les soins aux malades et blessés plus précoces, dans l'intérêt du ravitaillement en chevaux des unités.

La fonction technique du vétérinaire devient plus précise, mais celui-ci demeure le subordonné d'un officier d'une arme montée, pour le personnel, l'emplacement et la gestion des établissements de soins. Une dépêche ministérielle du 23 novembre 1918 annonce qu'un vétérinaire est attaché au Grand Quartier Général, comme conseiller technique, fonction assurée auparavant par un colonel de cavalerie, non médecin des animaux.

LA MEMOIRE

Armée française

La première guerre mondiale est un conflit au cours duquel la mort et la blessure ont pris un caractère de masse pour les hommes et les équidés. Les monuments et plaques de mémoire sont nombreux, dans les écoles, les entreprises, les cimetières, les lieux publics etc. En France, la ville de Saumur est connue pour son école militaire de cavalerie, son musée du cheval. Comment, dans ce lieu, la mémoire des hommes envers le noble animal s'est-elle exprimée ?

Le monument aux morts de la commune, édifié en 1925, représente sculpté dans la pierre un cavalier anonyme ; derrière lui une femme ailée assise en amazone symbolise la Victoire. Dans la statuaire équestre traditionnelle le personnage identifié est un souverain, un grand capitaine ou un saint patron.

Devant l'école de cavalerie, le mémorial a la particularité d'être orné et dédié sur ses deux faces. Au centre du

monument deux centaures, créatures mythiques par excellence, expriment la fusion de l'homme et du cheval et l'hommage de l'arme cavalière à ses morts. De part et d'autre des centaures, deux bas-reliefs ; l'un montre la guerre traditionnelle de 1914, avec des cavaliers indigènes, alors qu'à l'opposé, en 1918, des cavaliers démontés gardent la tranchée. Le champ de bataille est un « no man's land » où évoluent des tanks et, dans le ciel, des avions.

L'autre face du monument montre en son centre, une scène imaginaire : dans les nuées, sous les rayons d'un soleil éclatant, un cheval imposant maintient en respect un aigle symbole de l'Allemagne impériale. Sous ce panneau une dédicace : « *A la mémoire des officiers vétérinaires militaires, des sous-officiers, brigadiers, cavaliers morts pour la France* ». Deux bas-reliefs illustrent le rôle des vétérinaires militaires, l'un montre des instruments (cordes, lacs, entravons, trousse chirurgicale), l'autre une ceinture de maréchal-ferrant où sont accrochés ses outils. D'autres bas-reliefs exposent des selles, des fers, des mors, des lances avec leur flamme, garnis de feuilles de sauge.

Dans une salle du château de Saumur une plaque apposée en 1923 est dédiée : « *Aux 1 140 000 chevaux de l'armée française morts pendant la guerre mondiale 1914 - 1918. Le musée du cheval reconnaissant* ».

A Arras, sur le monument aux morts, les sujets militaires voisinent avec les activités rurales, car le Nord de la France a longtemps été occupé par les Allemands. En Afrique du Nord, la jeune République algérienne a conservé dans sa capitale le monument aux morts de l'époque coloniale. Celui de Casablanca (représentant un cavalier spahi serrant la main d'un métropolitain), est revenu en France : la ville de Senlis - et bien d'autres - a donc deux monuments pour célébrer ses morts.

A Rivesaltes (Pyrénées-Orientales) on peut voir la statue équestre en bronze de Joseph-Jacques-Césaire Joffre, un enfant du pays

élevé à la dignité de Maréchal de France le 25 décembre 1916 (figure 5)



Figure 5 : statue du Maréchal Joffre à Rivesaltes.

Armées Alliées

Le Roi des Belges, Albert ^{1er}, a usé de sa prérogative personnelle pour commander l'armée.

Ses compatriotes reconnaissants, avec l'appui des anciens combattants, ont édifié à sa mémoire une statue équestre. Celle-ci se trouve, depuis 1938, à Nieuport, au centre d'un gigantesque double péristyle circulaire en brique.

En France, le maréchal anglais Douglas Haig du haut de son cheval, domine la face de Montreuil (Pas-de-Calais). Dans cette localité le grand quartier général des armées britanniques s'installa de 1916 à 1918 ; le bronze fut inauguré en 1931, puis une seconde fois en 1950. La statue avait été récupérée et fondue en Allemagne durant la seconde guerre mondiale.

Le monument le plus émouvant est probablement celui de la *London Division*, au cœur du village de Chipilly (Somme). Un soldat anglais embrasse les naseaux de son cheval blessé.

Cette œuvre a été réalisée en pierre par H. Gajoué, sculpteur français.

Sous les auspices du Secours aux animaux de la Croix-Rouge américaine, une plaque a été apposée au Ministère de la guerre à Washington, avec ces mots du général John Pershing :

« *Les chevaux et les mulets de l'armée se sont montrés d'une valeur inestimable en conduisant la guerre à une fin heureuse. On les trouvait sur tous les théâtres de préparation et d'opérations, remplissant leur tâche fidèlement et en silence, sans pouvoir en espérer aucune récompense ni compensation.* »

En novembre 2004, l'Angleterre a inauguré un monument à la mémoire de tous ses animaux- soldats morts à la guerre.

ECHANTILLON BIBLIOGRAPHIQUE

Alvin (Colonel) et André (Commandant) (1923) - *Les canons de la victoire*, Charles-Lavauzelle, Paris.

Amato A (1979) - *Monuments en exil*, Éditions de l'Atlantique, Paris, 1979.

Anonyme (1965) « Regards sur la France », *Vétérinaires de France*, n° 27, Paris, 1965.

Astouin (Colonel) et Izard (Chef d'escadron) (1934 ou postérieur) - *Le Train des Équipages et le Service Automobile pendant la Grande Guerre 1914-1918*, Association Nationale des Anciens Combattants du Train, Paris, s.d

Augé-Laribé M (1923 ou postérieur) - *L'agriculture pendant la guerre*, Presse Universitaires de France, Paris, s.d.

Becker A (non daté) - *Les monuments aux morts, Mémoire de la Grande Guerre*, Éditions Errance, Paris

Boissy R (1994) - *L'âne de gloire*, édité par l'auteur, Imprimerie Centrale Usseloise, Ussel.

Busscher JM de (1981) - *Les folies de*

l'industrie, Aux archives d'architecture moderne, Bruxelles.

Campana J (1923) - *Les progrès de l'artillerie française pendant la guerre 1914-1918*, Charles-Lavauzelle, Paris.

Doumenc (Commandant) (1920) - *Les transports automobiles sur le front français, 1914-1918*, Plon-Nourrit, Paris.

Géraud A (1928 ou postérieur) - *Déclaration des Droits de l'Animal*, Bibliothèque André Géraud, s.l., s.d.

Jacoulet J et Chomel C (1913) - *Traité d'hippologie*, Saumur. s.d.

Heuze P (1920) - *Les camions de la victoire*, La Renaissance du Livre, Paris.

Letard E (1919)- *Trois mois au premier corps de cavalerie*, Plon, Paris.

Marcenac A (Vétérinaire Major) (1923 ou postérieur) - *Alimentation du Cheval de Guerre*, École spéciale militaire, section cavalerie, s.l., s.d.

Pédoya Général (1921) - *La Commission de l'armée pendant la Grande Guerre*, Flammarion

Nony G (1918) - *L'intendance en campagne*, Charles-Lavauzelle, Paris.

Pellegrin FLL (1921) - *La vie d'une armée pendant la Grande Guerre*, Ernest Flammarion, Paris.

Rousseau E (2003) - *Mules et mulets des animaux d'exception*, éditions Geste, 85150, La Mothe-Achard.

Vercel R (1934) - *Capitaine Conan*, Albin Michel, Paris.

Le lecteur pourra aussi de nombreuses informations sur le rôle des équidés dans l'armée en consultant les archives du *Service Historique de l'Armée de Terre* (période de 1914 à 1918) « Dossier sur la Remonte militaire, l'alimentation des chevaux », le *Bulletin Vétérinaire* (années 1924 et 1925), *La Vie Agricole et Rurale* (1918), Baillière, Paris, 1918, la *Revue Vétérinaire Militaire* (1922) et la *Revue de l'Intendance Militaire* (1948).